

MARGUERITE DURAS

LE SQUARE

roman

nrf

GALLIMARD

ŒUVRES DE MARGUERITE DURAS

- LES IMPUDENTS (1943, *roman*, Plon – 1992 Gallimard).
LA VIE TRANQUILLE (1944, *roman*, Gallimard).
UN BARRAGE CONTRE LE PACIFIQUE (1950, *roman*, Gallimard).
LE MARIN DE GIBRALTAR (1952, *roman*, Gallimard).
LES PETITS CHEVAUX DE TARQUINIA (1953, *roman*, Gallimard).
DES JOURNÉES ENTIÈRES DANS LES ARBRES, *sui*vi de LE BOA
– MADAME DODIN – LES CHANTIERS (1954, *ré*cits, Gallimard).
LE SQUARE (1955, *roman*, Gallimard).
MODERATO CANTABILE (1958, *roman*, Éditions de Minuit).
LES VIADUCS DE LA SEINE-ET-OISE (1959, *théâtre*, Gallimard).
DIX HEURES ET DEMIE DU SOIR EN ÉTÉ (1960, *roman*, Gallimard).
HIROSHIMA MON AMOUR (1960, *scénario et dialogues*, Gallimard).
UNE AUSSI LONGUE ABSENCE (1961, *scénario et dialogues*, en colla-
boration avec Gérard Jarlot, Gallimard).
L'APRÈS-MIDI DE MONSIEUR ANDESMAS (1962, *ré*cit, Gallimard).
LE RAVISSEMENT DE LOL V. STEIN (1964, *roman*, Gallimard).
THÉÂTRE I : LES EAUX ET FORÊTS – LE SQUARE – LA
MUSICA (1965, Gallimard).
LE VICE-CONSUL (1965, *roman*, Gallimard).
LA MUSICA (1966, *film*, coréalisé par Paul Seban, distr. Artistes Associés).
L'AMANTE ANGLAISE (1967, *roman*, Gallimard).
L'AMANTE ANGLAISE (1968, *théâtre*, Cahiers du Théâtre national popu-
laire).
THÉÂTRE II : SUZANNA ANDLER – DES JOURNÉES
ENTIÈRES DANS LES ARBRES – YES, PEUT-ÊTRE – LE
SHAGA – UN HOMME EST VENU ME VOIR (1968, Gallimard).
DÉTRUIRE, DIT-ELLE (1969, Éditions de Minuit).
DÉTRUIRE, DIT-ELLE (1969, *film*, distr. Benoît-Jacob).
ABAHN, SABANA, DAVID (1970, Gallimard).

Suite de la bibliographie en fin de volume

LE SQUARE

MARGUERITE DURAS

LE SQUARE

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1955, renouvelé en 1983.*

I

L'enfant arriva tranquillement du fond du square et se planta devant la jeune fille.

« J'ai faim », déclara-t-il.

Ce fut pour l'homme l'occasion d'engager la conversation.

« C'est vrai que c'est l'heure de goûter », dit-il.

La jeune fille ne se formalisa pas. Au contraire, elle lui adressa un sourire de sympathie.

« Je crois, en effet, qu'il ne doit pas être loin de quatre heures et demie, l'heure de son goûter. »

Dans un panier à côté d'elle, sur le banc, elle prit deux tartines recouvertes de confiture et elle les donna à l'enfant. Puis,

LE SQUARE

adroitement, elle lui noua une serviette autour du cou.

« Il est gentil », dit l'homme.

La jeune fille secoua la tête en signe de dénégation.

« Ce n'est pas le mien », dit-elle.

L'enfant, pourvu de tartines, s'éloigna. Comme c'était jeudi, il y en avait beaucoup, d'enfants, dans ce square, des grands qui jouaient aux billes ou à se poursuivre, des petits qui jouaient au sable, des plus petits encore qui, patiemment, dans des landaus, attendaient que l'heure fût venue pour eux de rejoindre les autres.

« Remarquez, continua la jeune fille, qu'il pourrait être le mien, et que souvent on le prend pour le mien. Mais je dois dire que non, il n'a rien à voir avec moi.

— Je comprends, dit l'homme en souriant. Je n'en ai pas non plus.

— Quelquefois cela paraît curieux qu'il y en ait tant, et partout, et qu'on n'en ait aucun à soi, vous ne trouvez pas ?

— Sans doute, Mademoiselle, mais il y en a tellement déjà, non ?

LE SQUARE

— N'empêche, Monsieur.

— Mais quand on les aime, quand ils vous plaisent beaucoup, est-ce que cela n'a pas moins d'importance ?

— Ne pourrait-on pas dire aussi bien le contraire ?

— Sans doute, Mademoiselle, oui, cela doit dépendre de son caractère. Et il me semble que certains peuvent se contenter de ceux qui sont déjà là. Et je crois bien que je suis de ceux-là, j'en ai vu beaucoup, et je pourrais en avoir à moi aussi, mais, voyez-vous, j'arrive à me contenter de ceux-là.

— Vous en avez vu tellement, Monsieur, vraiment ?

— Oui, Mademoiselle. Je voyage.

— Je vois, dit aimablement la jeune fille.

— Sauf en ce moment où je me repose, je voyage tout le temps.

— C'est un endroit bien indiqué, les squares, pour se reposer, en effet, surtout en cette saison. J'aime bien les squares, moi aussi ; être dehors.

— Ça ne coûte rien, c'est toujours gai à

LE SQUARE

cause des enfants, puis, quand on ne connaît pas grand monde, de temps en temps, on y trouve l'occasion de parler un peu.

— Oui, c'est vrai que de ce point de vue aussi c'est bien pratique. Vous vendez des choses, Monsieur, tout en voyageant ?

— Oui, c'est ça mon métier.

— Toujours les mêmes choses ?

— Non, des choses différentes, mais petites, vous savez, de ces petites choses dont on a toujours besoin et qu'on oublie si souvent d'acheter. Elles tiennent toutes dans une valise de grandeur moyenne. Je suis, si l'on veut, une sorte de voyageur de commerce, vous voyez ce que je veux dire.

— Que l'on voit sur les marchés, la valise ouverte devant vous ?

— C'est ça, oui, Mademoiselle, on me voit aux abords des marchés de plein air.

— Est-ce que je peux me permettre de vous demander si cela est d'un revenu régulier, Monsieur ?

— Je n'ai pas à me plaindre, Mademoiselle.

LE SQUARE

— Je ne le pensais pas, voyez-vous.

— Je ne dis pas que ce revenu est important, non, mais tous les jours on gagne quelque chose. C'est ça que j'appelle régulier.

— Vous mangez donc à votre faim, Monsieur, si j'ose encore me permettre ?

— Oui, Mademoiselle, je mange à peu près à ma faim. Je ne veux pas dire par là que je mange tous les jours de la même façon, non, il arrive quelquefois que c'est un peu juste, mais enfin j'arrive à manger tous les jours, oui.

— Tant mieux, Monsieur.

— Merci, Mademoiselle. Oui, j'y arrive à peu près tous les jours, voyez-vous. Je n'ai pas à me plaindre. Comme je suis seul et que je n'ai pas de domicile, je n'ai naturellement que peu de soucis. Les seuls que j'aie me concernent moi seul. Quelquefois, il me manque un tube de dentifrice, quelquefois encore je manque un peu de compagnie, mais à part ça, cela peut aller, Mademoiselle, oui, je vous remercie.

— Est-ce là un travail à la portée de tout

LE SQUARE

le monde, Monsieur ? Le croyez-vous tout au moins ?

— Oui, Mademoiselle, tout à fait. C'est même le travail par excellence qui soit à la portée de tout le monde.

— Voyez-vous, je pensais qu'il fallait, pour faire ce travail-là, certaines qualités indispensables.

— A la rigueur il vaut mieux savoir lire, à cause de la lecture du journal, le soir, dans les hôtels, du nom des gares, parce que cela vous facilite la vie, mais c'est à peu près tout. C'est peu, et, voyez, on mange à peu près à sa faim, et tous les jours.

— Moi, je pensais à d'autres qualités, à des qualités d'endurance, de patience plutôt, et aussi de persévérance.

— Comme je n'ai jamais fait que ce genre de travail-là, je peux mal en juger, mais il m'a toujours paru que ces qualités que vous dites, il les fallait dans la même mesure pour n'importe quel autre travail, pas moins.

— Si j'ose me permettre encore, Mon-

LE SQUARE

sieur, est-ce que vous pensez que cela va durer pour vous de voyager comme ça ? Croyez-vous que vous vous arrêterez un jour ?

— Je ne sais pas.

— On cause, n'est-ce pas, Monsieur. Excusez-moi encore de vous poser ces questions.

— Je vous en prie, Mademoiselle... Mais je ne sais pas si cela va durer. Vraiment je ne peux rien vous dire d'autre, je ne le sais pas. Comment savoir ?

— C'est-à-dire qu'il semblerait qu'à voyager ainsi tout le temps, on doive un jour vouloir s'arrêter, c'est dans ce sens-là que je vous le demandais.

— Il semblerait, en effet, qu'on devrait le vouloir, c'est vrai. Mais comment s'arrête-t-on de faire un métier et en choisit-on un autre ? Comment abandonne-t-on ce métier-ci pour ce métier-là, et pourquoi ?

— Si je comprends bien, de cesser de voyager ne dépend donc que de vous seul, Monsieur, et non d'autre chose ?

— C'est-à-dire que je n'ai jamais très

LE SQUARE

bien su comment ces choses-là se décidaient. Je ne connais personne en particulier, je suis un peu isolé. Et, à moins qu'un jour une grande chance ne m'atteigne, je ne vois pas comment je changerais de travail. Et je ne vois pas non plus de quel côté de ma vie cette chance pourrait me venir, d'où elle pourrait souffler. Je ne veux pas dire qu'elle ne pourrait pas souffler un jour, n'est-ce pas, on ne peut jamais savoir, ni que, si elle soufflait, je ne l'accueillerais pas volontiers, non, loin de là, mais pour le moment, vraiment, je ne vois pas d'où elle pourrait me venir et m'aider à m'y décider.

— Mais, Monsieur, ne pourriez-vous pas, par exemple, le vouloir tout simplement ? Vouloir changer de travail ?

— Non, Mademoiselle. Je me veux tous les jours propre, nourri, et en plus je veux dormir, et en plus encore je me veux vêtu de façon décente. Alors comment aurais-je le loisir de vouloir davantage ? Et puis, je dois l'avouer, ça ne me déplaît pas de voyager.

LE SQUARE

— Excusez-moi, Monsieur, mais puis-je me permettre encore de vous demander comment cela vous est arrivé ?

— Comment vous dire ? Ces histoires-là sont longues, compliquées, et au fond je les trouve un peu hors de ma portée. Il faudrait sans doute remonter si loin que l'idée en fatigue à l'avance. Mais en gros, je crois que cela m'est arrivé comme à un autre, Mademoiselle, pas autrement. »

La brise s'était levée. On devinait à sa tiédeur l'approche de l'été. Elle balaya les nuages et la chaleur nouvelle se répandit sur la ville.

« Comme il fait beau, dit l'homme.

— C'est vrai, dit la jeune fille. C'est presque le commencement de la chaleur. De jour en jour il va faire plus beau.

— Vous comprenez, Mademoiselle, je n'avais de disposition particulière pour aucun métier, ni pour une existence quelconque. Au fond, je crois que cela va durer pour moi, oui, je le crois.

— Vous n'aviez que des répugnances,

LE SQUARE

alors, pour toutes les existences et pour tous les métiers ?

— Pas de répugnances, non, ce serait trop dire, mais pas de goûts non plus. J'étais comme la plupart des gens, en somme. Cela m'est arrivé comme à tout le monde, vraiment.

— Mais entre ce qui vous est arrivé il y a longtemps et ce qui vous arrive maintenant, chaque jour, n'a-t-on pas le temps de changer et de prendre goût à autre chose, à quelque chose ?

— Eh bien ! oui, je ne dis pas, pour beaucoup cela doit arriver, oui, mais pour certains, non. Il y en a qui doivent s'accommoder de ne jamais changer. Au fond, ce doit être mon cas. Et vraiment, je le crois, pour moi, cela va durer.

— Pour moi, Monsieur, cela ne durera pas.

— Pouvez-vous déjà le prévoir, Mademoiselle ?

— Oui. Mon état n'est pas un état qui puisse durer. Il est dans sa nature de se terminer tôt ou tard. J'attends de me ma-

nrf



9 782070 220977



55-IX A 22097 ISBN 2-07-022097-4

Extrait de la publication